

BÉLHAZAR

DU MÊME AUTEUR

Avant que naisse la forêt, Les Escales, 2016.

Les Enfants de ma mère, Les Escales, 2018.

www.editionsphebus.fr

© Phébus/Libella, Paris, 2021

ISBN: 978-2-7529-1237-4

JÉRÔME CHANTREAU

BÉLHAZAR

ROMAN

PHÉBUS

Aux enfants disparus.

« ... en ses douloureuses et sombres entrailles un étranger avait été porté à la vie, nourri d'éternité par des messages perdus, un étranger qui serait à lui-même son propre fantôme, qui hanterait sa propre demeure; seul dans son âme, seul au monde. Ô perdu ! »

Thomas Wolfe, *L'Ange exilé*

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Cette histoire est inspirée de faits réels. Afin de respecter la tranquillité des protagonistes, les noms propres et les noms de lieux ont été modifiés.

TOUT EST VRAI. Je n'aurais jamais quitté ma vie, à sept cents kilomètres de là, si cela n'avait été qu'une de ces légendes qu'on prête aux enfants singuliers. Je serais resté chez moi, au Pays basque, où j'étais professeur. Je n'aurais jamais eu l'idée de suivre un mort.

Ce soir, je réside à l'hôtel *La Marine*, à Dinan, dans les Côtes-d'Armor. Je peux voir par la fenêtre le petit port, et la nuit tomber. Des passants rentrent chez eux, d'autres boivent une bière en terrasse. Sur le quai, la carcasse d'un chalutier darde vers les étoiles les os de son squelette. Des talons dérapent sur les pavés inégaux. Les enfants jouent à longer le bord du quai, en équilibre au-dessus des eaux noires. C'est une soirée d'août, tiède et longue. Qui donne envie de monter dans la nuit en marche.

Juste au-dessus de la cime des arbres, sur l'autre rive de la Rance, la lune vibre comme une cymbale. J'évite de la regarder. Je connais les illusions dont elle est capable. Je sais qu'elle est la dernière demeure du lapin blanc.

Lors de mes premières visites, j'enquêtais. J'arpentais le port à la recherche d'indices. Je pensais pouvoir retrouver dans l'air des particules de souvenirs, comme de la poussière déposée sur les meubles. Je voulais respirer le vieux parfum du crime. Pendant des années j'ai cherché là où il n'y avait rien. C'était avant que tu m'apprennes à regarder. Je n'ai plus besoin de preuves à présent. J'ai vu palpiter ton monde sous le vernis de la réalité. J'en ai trouvé le passage.

Cette nuit, je n'irai pas me mêler aux noctambules. Je resterai dans ma chambre. Je n'ai plus de raisons d'en sortir. Car la porte est en dedans. Demain matin, j'entrerai dans le labyrinthe. Pour toute autre personne ce n'est qu'un champ dans la campagne bretonne. Ça l'était pour moi aussi. Ton père avait beau me répéter que *Tout est jeu*, je ne comprenais pas, je n'écoutais pas. Mais aujourd'hui, après des années de recherches et de découragement, après que tout autour de moi s'est écroulé et que tout s'est redressé, je touche au but.

Je vais venir vers toi, et cela veut dire que je ne sais pas où je serai le jour d'après. Ni s'il y aura un jour d'après.

Serai-je le prochain mort sur la liste macabre qui s'attache à ton histoire ? Cette question qui m'a tant effrayé, jusqu'à m'empêcher d'écrire, ne provoque plus chez moi aucun frisson. C'est étonnant comme la peur passe. J'ai laissé des pans de ma vie en chemin, j'ai fait ma mue et payé le prix du Regardeur de soleils. J'avance vers toi, tranquille, malgré les protestations de

ceux qui m'ont dit que j'étais fou, que j'allais me perdre. Qu'importe. J'entrerai dans le labyrinthe, car tu m'y appelles.

Je t'ai connu, il y a une dizaine d'années, le temps de ton passage au Pays basque. Tu étais l'un de ces enfants dont l'acuité intellectuelle peut mettre mal à l'aise les adultes. Ta longue gabardine en cuir, ta collection de timbres que tu vendais sous le manteau, tes devoirs tapés à la Remington, tes inventions quotidiennes... Tout ce folklore était devenu célèbre.

Mais tu es bien autre chose.

Tu es le Regardeur de soleils, celui qui boit la lumière sans se brûler les yeux, le Petit Diderot, encyclopédiste de douze ans, sachant tout et ne répondant rien, tu es l'Arpenteur, qui trace en marchant la carte d'un monde invisible, le garçon aux cheveux de jais qui donne à ses amis le courage d'être eux-mêmes. Tu es l'adolescent qui ne dit pas bonjour, mais offre des fleurs, les mange et recrache par le pinceau des terres inconnues, le gamin à l'intérieur duquel survit l'âme d'un Poilu de 1914. Tu es le maître du lapin blanc, devant qui les mensonges s'effondrent. Tu es Bélhazar, qui ne tient pas dans les mains de la vie.

Je devais te raconter ton histoire. Laquelle ? Je ne savais rien de toi ou presque avant de commencer ce livre. J'avancais sans te connaître car j'étais, comme

les autres, fasciné, ébloui. Parfois, tu cherchais à m'expliquer. Je ne voulais pas t'entendre. Écoute-t-on les enfants ? Écoute-t-on les morts ?

Cela m'a pris des années pour comprendre ce que je devais écrire. Ouvrir les yeux devant les soleils. Qu'importe la brûlure et la part du feu. Alors j'ai découvert que tu avais laissé derrière toi les traces d'un fabuleux jeu de piste. J'ai recomposé la carte de ton pays imaginaire. La mort y rôde. Il faudra bien que je la croise. Et c'est à cet instant que je saurai si je bénéficie d'un droit de passage. Quel orgueil, quand j'y pense ! Croire que tu me permettras d'avancer dans les méandres de ton monde, et que tu me guideras jusqu'à sa sortie.

Cette nuit, c'est la veillée d'armes. Je la passerai à reprendre une dernière fois les pièces du puzzle.

Les bars du port ferment un à un. Des grappes de buveurs s'éloignent. Je tire les rideaux et me place devant le mur de ma chambre. Je vais d'abord raconter ton histoire, la vraie, et tu seras sur mon épaule comme un geai perché sur la branche d'un chêne. Il faudra que tu me guides. Qui d'autre que toi pourrait connaître le chemin ? Qui d'autre pourrait me précéder dans ce labyrinthe qui nous conduit de l'autre côté du monde ? Dans ce royaume que tu as offert aux enfants disparus.

Quand j'en aurai fini, j'exécuterai le rituel.

Je placerai devant mes yeux la photo de toi que

je préfère, celle où tu marches sur la plage de Poé. « Arpentes » serait le mot juste, car tu la mesures de tes pas, accaparé par une tâche invisible. J'y ajouterai la photo d'un panneau que tu avais disposé dans le champ imaginaire et qui pour moi – sans doute pour moi seul – représente le plan de ton labyrinthe. Je la disposerai sous ma chaise, comme une trappe prête à s'ouvrir. J'allumerai une bougie.

Vois, je range dans mon sac de voyage ma tourmaline noire et mon œil-de-tigre. La flamme vacille.

Pour la dernière fois, nous avons rendez-vous.

Ton histoire commence au lendemain de cet événement qu'ils appellent ta mort.

Commencer

*Je peux faire de la voile sans vent
Je peux ramer sans rame
Mais je ne peux pas quitter mon ami
Sans verser une larme.*

Chanson des chemins
de Compostelle

JE NE SAIS PAS OÙ NOUS ALLONS. Je ne me souviens plus. Je sais que nous roulons en direction de la piscine de Saint-Jean-de-Luz, celle aux toboggans, ce qui peut expliquer la présence de ma fille de onze ans à l'arrière de la voiture, avec la petite dernière dans le siège auto. À moins que l'on ne soit sur la route du lycée de Pierre, juste en face de la piscine.

Pierre est au milieu de ses sœurs, pour une fois il se tient tranquille. Il a seize ans. Il n'est pas retourné au lycée depuis trois mois. Si c'est là que nous allons, alors c'est la première fois depuis l'accident, et cela explique le silence.

Je conduis, ma femme est sur le siège passager. Tendue. Son téléphone sonne, elle décroche. Dès les premières secondes, je la vois qui blêmit. Elle répond par onomatopées.

– Arrête-toi, me dit-elle.

Il y a un champ qui longe la Nivelle. Je peux facilement garer la voiture. Elle se retourne vers Pierre.

– Descends. Viens avec moi.

Il me lance un coup d'œil : « Qu'est-ce qu'il lui prend encore ? »

Je reste dans la voiture. C'est le mois de février. Pierre est en tee-shirt malgré le froid. Il est grand, au moins un mètre quatre-vingt-dix. Bien plus grand que moi. C'est mon beau-fils. Par le pare-brise, je vois son corps se courber pour mieux écouter sa mère. Il a un moment de stupeur. Ma fille, à l'arrière, me pose une question à laquelle j'oublie de répondre. J'essaie de suivre la conversation sur leurs lèvres.

Le visage de Pierre est devenu aussi blanc que celui de sa mère. Il la regarde comme si elle avait dit une chose terrifiante. Comme si c'était sa faute. Puis il la quitte. S'en va seul au bout du champ qui descend vers le cours d'eau.

Elle reste dans cette position des gens qui luttent contre l'hiver, les mains plongées dans les poches de sa doudoune, les épaules en dedans, la tête baissée. Elle lutte un moment contre un adversaire qui n'est peut-être pas le froid.

Elle revient dans la voiture. Pas un mot. Elle est cloîtrée dans un mutisme que je connais bien, le point de départ des grandes disputes. *Allons bon, qu'est-ce que j'ai fait?* Je n'ose pas demander. Elle met de la musique. Jette un coup d'œil pour s'assurer que notre fille aînée ne peut entendre, puis :

– Bélhazar est mort.

J'ai mis un peu de temps à comprendre. Reconnecter les souvenirs. Bélhazar, le fils de l'une de ses amies, l'un de mes anciens élèves, mais surtout l'ami de Pierre. Ils s'étaient rencontrés dans le collège où j'enseignais. Je les avais eus tous les deux dans ma classe, en cinquième, en latin. Bélhazar avait été renvoyé peu après, mais ils étaient restés amis, toujours fourrés ensemble, jusqu'à ce qu'il retourne en Bretagne. Ils étaient restés en contact. Pierre nous donnait de ses nouvelles.

Nous avons attendu en silence, dans la voiture, qu'il revienne. Je ne sais pas ce qu'il a fait tout ce temps. Personne ne lui a demandé. La grande s'est décalée au milieu, la place que personne n'aime, et lui s'est replié contre la vitre.

J'ai démarré, on a repris l'autoroute en direction de Bidart. On aurait pu rouler toute la nuit. Pierre et sa mère sanglotaient et reniflaient. Nos deux filles étaient protégées des coups du malheur par leur jeunesse. Moi, je conduisais. En réalité, j'essayais tant bien que mal de mener notre barque entre les récifs. Cela faisait déjà quelque temps que c'était difficile, le couple. Quelque

temps que ça craquait de tous côtés. C'est peut-être pour cette raison que je n'ai rien ressenti à cet instant précis. Désolé d'écrire ça, Bélhazar, surtout maintenant que nous sommes si proches, mais je n'ai pas versé une larme. Je me suis dit simplement : *Encore une disparition, ça commence à faire beaucoup*. Parce qu'il y avait plus que mon couple qui battait de l'aile. Ta mort, Bélhazar, est venue nous frapper à un moment où nous étions tous en convalescence.

Comme la pluie tombait plus dru sur la vitre, Pierre a tourné le visage vers nous. Dans le rétroviseur, j'ai vu des larmes rouler de ses yeux bleus. Ça lui raclait le cœur comme un rocher la mer. Il lui fallait tenter d'avalier ça : Bélhazar était mort, la veille, dans la nuit. Surtout, il lui fallait essayer de comprendre pourquoi, en l'espace de trois mois, elle les avait frappés tous deux. Et pourquoi, lui, elle l'avait épargné.

Ton histoire, Bélhazar, du moins celle que je vais écrire, commence donc trois mois plus tôt. À l'instant précis où la mort a frôlé ma maison.

C'est le mois d'octobre. Pierre joue au foot devant son lycée, à Saint-Jean-de-Luz. Il est aux environs de 16 heures quand l'un des gamins rate son tir et que le ballon va se percher sur un auvent. Pierre y grimpe. Un moment passe. Il ne descend pas. Les joueurs s'impatientent. L'un d'eux court le chercher parce qu'il sait

que Pierre est tout à fait capable d'avoir changé d'idée et d'être parti avec. Le gamin parvient sur le toit et il voit ce grand garçon, allongé, le visage violet. À partir de cet instant, c'est une course-poursuite entre la vie et la mort.

Qui va gagner ?

Dans les rangs de la mort, ce cœur qui s'emballe et soudain s'arrête. Pierre a seize ans à peine (il va les avoir sur son lit d'hôpital). Son pouls est monté d'un coup, au moment où il a fait l'effort de grimper sur le toit. Pourquoi ? Les cardiologues ne verront rien. Son cœur est parfait. Il buvait un Red Bull chaque matin.

Dans le camp de la vie, une chaîne de personnes qui ont associé leurs forces dans les minutes où tout se joue. Il y a ce copain qui détale dans les couloirs du lycée pour donner l'alerte. Il tombe sur l'adjoint du principal, ancien prof d'EPS, formé aux premiers secours, qui pratique un massage cardiaque et le bouche-à-bouche (il y avait du maïs à la cantine à midi, il n'en mangera plus jamais). Il y a ce père de famille qui passe par là, monte sur l'auvent, et prend la relève du massage. Il y a les secours, l'hélicoptère du Samu, où le cœur de Pierre fait une nouvelle embardée, et dont on le descend, puis le véhicule médicalisé jusqu'en réa, à Bayonne, où il est plongé dans un coma artificiel. L'amener jusque-là a demandé à une chaîne de gens ordinaires et de professionnels des urgences de s'unir dans un effort miraculeusement harmonieux. Ils l'ont maintenu en vie. C'est ainsi que les courses se gagnent.

Le coma a duré cinq jours. Les médecins lui donnaient cinq pour cent de chances de se réveiller sans séquelles. Quand il rouvre les yeux, il demande à voir sa petite amie. On ne sait pas comment la joindre, il donne son numéro, dont il se souvient. L'infirmière sourit.

Tandis que Pierre revient lentement à la vie, nous nous regardons, sa mère et moi, incapables de comprendre l'immensité du gouffre qui s'était ouvert sous nos pieds. Nous y avons repensé quelquefois. C'était une impression physique : le frôlement glacial d'une ombre. Si Pierre ne s'était pas réveillé, elle nous aurait enveloppés. Y aurait-il eu encore des rires ? Des fêtes ? Aurions-nous refait l'amour ? Oui, bien sûr, mais comment ? Cela aurait-il précipité notre séparation ou bien créé un ciment qui l'aurait empêchée ? Quelle dose de tristesse aurait troublé le reste de nos jours ?

Je ne pose pas ces questions pour moi, elles n'ont aucune utilité puisque Pierre est vivant, je les pose pour les parents de Bélhazar. Je vais les approcher, ils m'ouvriront leur cœur et leur mémoire. Pour comprendre l'étendue de leur peine, je n'aurai que le souvenir de cette ombre.

Pierre en sait un peu plus. Il a connu une mort subite récupérée, c'est-à-dire qu'il se souvient d'avoir visité l'autre côté, d'en avoir arpenté les bords, pendant des nuits sans début ni fin. Il décrit ce fameux tunnel, avec la lumière au bout. Il a vécu la mort. Il se dit forcément, à propos de son copain : Pourquoi lui et pas moi ?

Et peut-être même qu'il se dit aussi : Je sais où il se trouve.

Trois mois ont suivi, trois mois de convalescence à panser les plaies, apaiser les traumatismes, trois mois à chercher une origine cardiaque qu'on ne trouvera jamais, un sens qui nous échappera toujours parce qu'il n'y en a tout simplement aucun. Devant la mort, il faut accepter la victoire comme la défaite. Comprendre que ce n'est, comme la naissance, que le résultat d'une course.

Il y a eu une deuxième annonce, plus officielle, le lendemain, au collègue où je travaillais. Bélhazar en avait été exclu trois ans auparavant, un laps de temps suffisant pour estomper son souvenir dans les mémoires d'enseignants habitués au défilé des visages. Mais cette phrase lâchée par le directeur dans la salle des profs, « Bélhazar est mort », a été, pour tous, aussi concrète qu'une gifle.

La première sonnerie a retenti. Les élèves nous attendaient en rangs dans la cour, pensant déjà qu'une grève surprise allait les libérer. Nous attendions que quelqu'un brise la glace.

À la deuxième sonnerie, personne n'a eu la force de bouger. Puis, Guillemette, une prof de lettres proche de la retraite et connue pour son esprit libre, a lâché : « Moi, il me faisait peur. »

Personne n'a trouvé quelque chose à redire. Non

pas que nous soyons d'accord, mais qu'elle ait eu peur de Bélhazar, cela pouvait se comprendre. Ses bottes, sa gabardine militaire, cet air de conspirer... Guillemette était née peu après l'Occupation et c'était un fait que Bélhazar ressemblait à un soldat. Ou à un espion. Il avait aussi l'allure d'un poète maudit, d'un pirate ou d'un contrebandier. Chacun puisait dans la liste selon son propre imaginaire. Nous avions tous en mémoire ses chemises impossibles, boutonnées jusqu'au cou, qu'il portait même en sport, ses devoirs tapés à la Remington sur de vieilles factures d'entreprise d'import-export de bananes, et les timbres et billets de banque de tous les pays qu'il vendait à la sauvette. Nous nous souvenions qu'il faisait rire ses camarades, surprenait par ses connaissances, qu'il avait de mauvaises notes.

Je le connaissais un peu mieux que mes collègues, car son amitié avec Pierre m'avait donné l'occasion de le croiser quelquefois à la maison. J'avais eu le temps de l'observer avant qu'ils ne sortent traîner dans les rues de Bidart ou près du lac de Mouriscot. Je les entendais parler d'armes et de fabrication de munitions. Cela ne m'inquiétait pas parce que c'est exactement ce à quoi, à leur âge, je passais des heures, dans le laboratoire de ma chambre : extraire la poudre grise des pétards, inventer des machines infernales, tout faire péter.

J'ai le souvenir de Bélhazar attendant Pierre dans l'entrée, avec sa gabardine en cuir, jamais assis, auréolé d'une force magnétique qui le protégeait des questions.

On ne se sentait pas autorisé à lui dire: « Assieds-toi un instant et parlons. »

C'est ainsi que je l'ai connu, distant avec les grandes personnes, espiègle avec ses amis, indéchiffrable.

Je me souviens encore de son arrivée au Pays basque, au début de son année de cinquième. Quel âge avait-il? Une douzaine d'années.

Le jour de la rentrée, le directeur attendait sous le préau que les élèves se regroupent pour son discours de bienvenue. Derrière le mur d'enceinte, on voyait les premiers contreforts des Pyrénées et, derrière les crêtes, des volutes de lumière parme. À l'heure indiquée sur la circulaire, il a demandé le silence. C'est alors que Béhazar a fait son entrée.

Le jeune garçon a parcouru les trente mètres compris entre le portail et la masse attroupée au centre de la cour. Je revois sa mèche de cheveux noirs tombant sur un œil, façon Albator, et son sourire apaisé, comme s'il était porté par la certitude que l'humanité regorgeait de bienveillance. Mais celui qui sort du lot n'a pas beaucoup de bonté à attendre d'une cour de récréation. Tous les regards se sont tournés vers son pardessus noir qui offensait la douceur du matin, son pas lourd dans des bottes militaires fermées par une boucle de cuivre. À sa gorge, on pouvait voir le col d'une chemise boutonnée dont les carreaux jaunes, verts, violets semblaient jurer par défi. Des

murmures commençaient à mousser au-dessus des têtes d'élèves. À cet instant, j'ai pensé : *Celui-là, habillé comme ça, il va à l'abattoir...*

Étrangement, l'envie de se moquer était contredite par un sentiment d'admiration pour ce petit bonhomme qui avançait à découvert, habillé à la façon que son cœur lui dictait, confiant, non pas en lui-même, ce qui est à la portée de n'importe quel petit cochon mal élevé, mais en les autres, ce qui est l'apanage des saints et des fous.

Une semaine après son arrivée, il était devenu, peut-être pas une idole, mais une sorte de totem. Une chose unique et sacrée. Comment avait-il réussi ce tour de force ? Je l'ai su bien plus tard. Une phrase prononcée le jour de ses obsèques, par l'un de ses copains : « Il nous donnait l'énergie d'être nous-mêmes. »

J'en avais fait l'expérience une fois, en cours de latin.

Ce jour-là, Bélhazar, qui d'ordinaire se contentait de suivre la leçon, a ouvert en grand un journal. Il l'a tenu devant ses yeux, et s'est plongé dans la lecture. Je faisais cours sur l'ablatif absolu. Je me représentais le latin comme un pont menaçant ruine, mais toujours tendu entre l'antique et le présent. Une passerelle à la racine des mots. Plus encore que le latin ou l'ablatif absolu, c'est moi que je trouvais important. Incontestable. Je recevais tellement d'admiration de la part de mes élèves que j'avais fini par considérer ça comme normal. Et voilà que

celui-là ouvrait son journal ! Ce n'était pas la première fois qu'un gamin essayait de me déstabiliser. Ce qui me heurtait, dans son attitude, c'était sa façon de nier la doxa du collègue, qui affirmait que j'étais un bon prof, un prof différent. J'aurais préféré mille fois qu'il triche, sèche un cours ou n'ait pas fait ses devoirs. Mais avec son attitude si ostensiblement désinvolte, c'est moi qu'il attaquait. Et il plongeait sa lame à une profondeur que je n'aurais jamais imaginée. Étais-je aussi vulnérable que ça ?

Je n'ai pas tout de suite réagi. J'ai fait comme si je ne voyais pas ce que tous les élèves regardaient du coin de l'œil. Je gagnais du temps. C'était ridicule. Je m'efforçais de savoir s'il souriait derrière son journal. Cette question devint cruciale. Un sourire eût été une circonstance aggravante. Mais il restait caché derrière son paravent de papier. J'essayais de reprendre le cours de ma leçon, de plus en plus isolé. Puis, n'en pouvant plus, je l'ai interpellé. J'ai dit des choses graves sur le respect et l'insolence. Il a continué à lire. Il n'y avait pas d'affrontement. Juste un refus ferme et presque respectueux. Et cela ajoutait à ma blessure d'orgueil. Enfin, il a refermé son journal. Il m'a souri avec cet air d'habiter un autre monde, beaucoup plus intense que le mien. Ses yeux brillaient comme deux perles noires.

Les choses en seraient peut-être restées là s'il n'y avait pas eu les autres. Ils connaissaient déjà leur Bélhazar. Ils savaient de quelles prouesses il était capable. Et ils me voyaient, moi, le maître des mots, aphone. J'ai pris

son carnet de liaison, et j'ai senti monter un murmure de reproche. Il venait de mes latinistes en culottes courtes.

Je l'ai exclu du cours et, comme si cela ne suffisait pas, j'ai écrit, dans la rubrique réservée à la correspondance avec les parents, qu'il serait souhaitable que Bélhazar ne revienne plus en latin. J'avais gravé mon échec dans le marbre.

Le cours est allé jusqu'à sa fin, sans lui. Restait le journal, posé sur la table. J'ai jeté un œil dessus après la sonnerie, c'était un périodique de ventes aux enchères. Une feuille de chou que je n'avais jamais vue auparavant, sorte de *PAP* ou de *Chasseur français*. Il était composé d'une rubrique de petites annonces pour les fanatiques de la Grande Guerre et les mordus de surplus militaires : jumelles de combat, pistolets d'ordonnance, médailles ou masques à gaz, mais aussi machines, pièces de rechange pour Renault des Années folles, postes à galène, timbres rares. J'ai glissé le journal dans mon sac, meurtri que mon adversaire soit, lui aussi, passionné d'histoire.

Le jour même, j'ai rangé cette scène dans mon tiroir mental dédié aux choses qui arrivent. *Ce n'est ni le premier ni le dernier à se faire renvoyer d'un cours... Il l'a bien cherché...* Il est facile de négocier avec l'échec. Il suffit d'avancer d'un pas, et la succession des causes et des conséquences étouffe le feu qui prend dans votre conscience. Cela s'appelle passer à autre chose. J'étais passé à autre chose. Bélhazar était un échec, j'allais l'oublier. Mais voilà qu'il revenait me tirer par la manche.

LES OBSÈQUES ONT LIEU EN BRETAGNE. Nous trouvons des raisons de ne pas y aller : Cela se passe un vendredi. Il faut faire sept cents kilomètres. Notre dernière fille est trop petite. Mais pendant les jours qui suivent, Armelle, sa mère, et ma femme se parlent au téléphone. Les informations que cette dernière me donne sont difficiles à comprendre :

- C'est à cause d'un contrôle de police qui a mal tourné.
 - Une bavure ?
 - Oui. Mais les gendarmes et la presse parlent d'un suicide.
 - Quoi ? Mais c'est n'importe quoi ! Pourquoi il se serait suicidé ?
 - Il ne s'est pas suicidé.
 - Alors qu'est-ce qui s'est passé ?
 - On ne sait pas.
 - Comment ça, on ne sait pas ? Tu te rends compte ?
- Ce n'est pas possible de ne pas savoir.

– Oui. Mais on ne sait pas. Armelle ne peut pas m’en dire plus.

– On finit toujours par savoir, dis-je en forme de conclusion.

Ce qui est totalement faux. La plus grande partie des choses, on ne l’apprendra jamais.

Dans le courant de l’année, Armelle, la mère de Bélhazar, fait des allers et retours à Bidart, où elle a gardé son appartement. Chaque fois, elle descend avec son ex-mari, le père de Bélhazar, Yann.

Nous les recevons à dîner à chacun de leurs passages au Pays basque. Armelle essaie de parler d’autre chose, de nous par exemple, de nos trois enfants. On voudrait lui dire que ce n’est pas la peine, qu’elle n’a pas besoin de s’occuper de nous dans sa situation, mais bien sûr on ne le lui dit pas, alors on évoque notre vie de famille. Sans entrer dans les détails. Elle écoute, elle sourit.

– Et Pierre, comment va-t-il ?

– Ça va. Il n’est pas là ce soir, c’est dommage.

En réalité, Pierre est trop gêné pour la rencontrer. En fin de soirée, il arrive qu’il rentre un peu trop tôt et tombe sur eux. Quand il les salue, on le sent mal à l’aise. On dirait que Bélhazar et lui ont fait la même guerre, et qu’il est le seul à en être revenu. Il ne reste pas.

Le vin emporte vite les bonnes manières d’Armelle. Elle se laisse prendre par la colère qui brûle en elle.

Elle reprend le récit de la nuit tragique. Elle pointe les incohérences. Il y en a partout. Le rouleau compresseur de la Justice. Insupportable. La guerre qu'elle mènera jusqu'au bout. Elle y revient sans cesse et personne ne peut l'en empêcher. Qui oserait ? Elle est dans un autre monde : avec nous à table, mais séparée de nous par un mur de flammes.

Yann intervient peu. C'est un type au tempérament jovial, même en cette circonstance. Pas très grand, le sourire aux lèvres, l'œil brillant, rond de corps et de caractère, un être peu tenté par le tragique de l'existence. Il attend que la colère d'Armelle s'apaise. Au bout de la table, il me prend à part. Il me raconte ses histoires de voyages. Il en a avec les Tontons Macoutes et d'autres en plein cœur de l'Afrique noire. Ma femme n'aime pas trop ça. Elle y voit du nombrilisme. J'y vois de la pudeur. Yann est un type à l'ancienne : un invité se doit d'être content. Alors il sort de sa mémoire de belles anecdotes comme on offre des cadeaux aux enfants. Parfois, cela sent un peu l'invention, mais ce n'est pas très grave. J'aime bien les gens qui racontent des histoires.

Après leur départ, nous évoquons ce couple qui n'en est plus un, mais qui voyage ensemble. Ce sont des choses qui nous interpellent parce que cela ne va pas très fort de notre côté. Que laisse-t-on sur la table au moment de partir ? Comment la vie continue-t-elle, après la séparation ? Yann me dira cent fois que leur union a volé en éclats le jour où la maison de famille a été vendue. Je

veux bien le croire. On sous-estime le poids des choses matérielles. On pense pouvoir changer d'habitation comme de chaussettes, mais nous sommes des lieux, bien plus que des instants. Ce qui reste d'un couple, c'est la maison de vacances avec la treille et le tilleul, c'est le vieux lit qui grince à l'étage et la chambre en toile de Jouy, dont on fermait les fenêtres pour se retrouver. Le vrai divorce, c'est avec les objets.

Armelle et Yann auraient voulu oublier leur passé douloureux, mais la mort de leur fils est venue ressouder ce lien qu'il leur restait : leur complicité, une harmonie qui n'a rien à voir avec l'amour. Le simple fait de se connaître bien, et d'être trop fatigués pour renaître avec quelqu'un d'autre.

Pendant ces dîners, nous ne pouvons qu'observer ce couple miroir, qui franchit l'Achéron et nous parle de l'après. Pourquoi viennent-ils toujours ensemble à Bidart ? Yann n'a aucune envie de quitter la Bretagne. Il déteste le Pays basque, qu'il accuse de lui avoir pris Bélhazar. Il devrait refuser de faire la route, mais il a besoin de conduire. Armelle, qui est l'indépendance même, pourrait choisir le train, car elle ne veut plus prendre le volant sur de grandes distances. Mais chaque fois elle demande que Yann l'emmène. De Saint-Brieuc à Bidart et même jusqu'à Marseille, où vit la sœur d'Armelle, ils passent des heures à parler ou à se taire,

dans un habitacle de voiture qui devient le sas de décompression de deux solitudes, séparées de colère. Est-ce un baume que secrète la route ?

Ils refont le chemin, plusieurs fois par mois, comme pour retrouver quelque chose qu'ils auraient perdu. Ils ont en commun la vie d'un enfant, qu'ils tiennent dans leurs mains, tout entière, comme la braise d'un feu qui s'éteint. Du premier tour de roue jusqu'au dernier café, ils voyagent avec un mort qu'ils posent sur la plage arrière. Leur secret, que tout le monde connaît et que personne ne veut partager. Une boule dans le ventre qui ne peut pas passer, qui vient se loger dans la gorge. Un sanglot pour la vie entière.

Que font des ex, quand ils se rencontrent ? Ils parlent de leur enfant. Que font des ex qui ont perdu leur enfant ? Ils le font revivre, et pour ça ils doivent s'isoler dans un endroit discret. Un endroit neutre et infini, sans rien pour déranger leur débat silencieux. Un lieu comme ça, il n'en existe qu'un seul : l'autoroute.

Ça fait râler Yann, bien sûr, lui qui refuse de les prendre, ces conneries d'autoroutes et leur racket institutionnalisé. Il connaît le réseau secondaire par cœur. Avec Bélhazar, ils ont pris toutes les départementales de France. « Jamais de péages, jamais de grandes villes, et le soir à l'auberge du Chat-qui-pêche... »

Armelle a déjà entendu mille fois la rengaine de Yann. Mais la décision, c'est elle qui la prend. Ce sera l'autoroute. La grande ligne droite qui s'étire vers

l'horizon. L'endroit du monde où les pensées sont le moins retenues, parce qu'il n'y a personne pour les entendre. Où les maisons sont vides le long des bas-côtés et les routiers parlent une langue étrangère.

Quand ils roulent, ils ne s'engueulent jamais. Que font-ils ? Ils regardent le film sur l'écran du pare-brise. Toujours le même. Débute-t-il par cette nuit d'orage dans les Dolomites, par cette lanterne qui indiquait la présence d'un lupanar et les prémices d'un avènement ?

C'est un film triste et beau qui défile, sous la pluie que balaient les essuie-glaces.

Une cavale au ralenti qui les ramènera en prison. Mais pour le temps que dure cette fuite, ils ont l'impression de flotter entre deux mondes. Et leur douleur, anesthésiée, se tait.

Oui, il y a un baume dans la langueur du voyage qui éteint la guerre conjugale. Une sorte de paix. C'est pour cela qu'on voit passer en voiture ces couples de gens qui ne s'aiment plus, mais sont toujours ensemble, parce que la vie leur a fait tellement de mal qu'elle les a réunis.

J'ÉTAIS FERMÉ. Ma mère, qui avait à peine passé soixante ans, venait de disparaître. Tapi au fond de ma colère, j'écrivais un conte sylvestre pour que tout le monde m'entende. Je n'avais pas de place pour toi. Il me faudra du temps, et que les Parques me tirent par l'oreille. Elles attendront que j'aie terminé ce livre et le suivant, sur la disparition de mon ami d'enfance.

Cette trilogie autour du même thème forme un cycle de la Mort. Je vais l'achever avec toi.

Les Parques, disais-je.

J'avais une élève, Dana. Pas n'importe laquelle. Brillante, lumineuse, très malade. Six mois plus tôt, j'étais avec elle et un groupe de lycéens sur les chemins de Compostelle. Les huit heures de marche quotidiennes, elle les avalait en chantant. Il lui arrivait de porter le sac d'un autre, perclus d'ampoules. Chemin faisant, elle me racontait ses randonnées chez les scouts, les marches forcées qu'elle s'imposait, et comme elle aimait,

en montagne, manquer d'eau, de nourriture, ne plus se laver, perdre son chemin mais jamais la foi. Elle me disait aussi comme la danse classique l'avait initiée à la souffrance et à la grâce. Je revois son sourire constellé, et j'entends les confidences qu'elle me faisait, en chemin, sur la maladie qui la rongait.

Un jour, la nouvelle de sa disparition est arrivée au lycée. Un mélange d'information officielle et de foudroiement. J'ai pensé que Dana, qui avait plus de caractère que la mort, avait arrêté de se battre, comme on fait une pause sur le bord du Chemin pour reprendre son souffle. Et qu'elle n'était pas repartie. J'avais déjà perdu des élèves, dont Bélhazar, mais le décès de Dana m'a réveillé. Cette fois, on avait tiré à bout portant sur la vie elle-même.

Je me suis rendu à ses obsèques, dans les Landes. Pétrifié par le froid, au fond de l'église, j'entendais peu les paroles du prêtre et les discours des proches. De retour chez moi, assis à mon bureau, c'est à Bélhazar que j'ai pensé. Et à ma peur de me saisir de son histoire. Il y avait, dans les événements tragiques qui suivaient sa mort, la marque d'une malédiction. J'avais peur d'en faire partie. C'était, plus que la disparition de ma mère, la vraie raison de mon refus d'écrire. Jusqu'à ce que Dana vienne me chercher, dans son cercueil caché par la grande photo sur laquelle elle souriait si fort. Mes peurs ne se sont pas envolées. Mais j'avais dès lors, pour me guider, la plus intrépide des combattantes.

Sur la première page, j'ai écrit le déroulé des faits, comme pour l'exorciser. Le voilà :

J'avais un élève qui portait le prénom étrange de Bélhazar. Un soir, il rentre chez lui, à Dinan, en Bretagne. Nous sommes le 13 février 2013. Il vient d'échapper, avec deux de ses copains, à une bagarre contre une bande de jeunes types bourrés. Vers minuit, en bas de son immeuble, ils sont contrôlés par trois gendarmes. Dix minutes plus tard, Bélhazar se prend une balle dans la tête. Elle provient de sa propre arme. C'est lui qui a tiré. Mais ce n'est pas un suicide.

Dans les semaines qui suivent, Olivier Metzner, le grand pénaliste, s'empare de l'affaire. Il est un ami de la famille. Un mois plus tard, on retrouve son cadavre qui flotte dans les eaux du golfe du Morbihan. Cette fois, c'est un suicide.

La même année, l'un des deux garçons qui étaient avec Bélhazar est interné en hôpital psychiatrique. L'autre, parti plus tôt dans la soirée, est inculpé pour trafic d'armes et se voit frappé d'une lourde amende. Il se mure dans le silence. Entre-temps, l'un des trois gendarmes se pend.

On croit à la fin de l'histoire, mais deux ans après la mort de Bélhazar le dossier aboutit dans les mains d'un jeune avocat. Ce dernier relance la plainte où l'avait laissée Metzner et arrache une reconstitution. Elle a lieu au début du mois de novembre 2015.

Quinze jours plus tard, il est tué au *Bataclan*.

Un non-lieu est prononcé.

Cette fois, c'est la fin de l'histoire.

Jusqu'à ce que Dana vienne me parler de courage, et qu'elle me dise: « Si tu ne peux rien contre le scandale de notre mort, au moins, dis-nous ce qu'il était. »

IL ME FALLAIT L'ACCORD de tes parents. Je leur écrivais un mail, en forme de note d'intention. Je n'avais pas le moindre doute. Ils allaient accepter.

« Ce n'est pas sa mort qui m'intéresse, c'est sa vie. Par sa vitalité, Bélhazar peut encore projeter la lumière sur les existences des enfants trop grands, trop profonds, trop beaux. Ceux que l'on trouve enfermés dans les petites cases de l'éducation, dans les voies de garage de la vie active. »

Un peu lyrique, c'est sûr. Je voyais encore ça avec mes yeux de prof coupable d'être passé à côté d'un gamin brillant. S'il faut une raison pour se lancer dans l'écriture d'un livre, la mienne était de me faire pardonner. C'était un mauvais départ.

Tes parents ont accepté.

Chez moi, la décision a été très mal accueillie. Cette histoire faisait peur à ma femme, qui avait déjà trop souffert de l'accident de son fils. Il y avait autre chose :

l'odeur sulfureuse de la malédiction. Trop de morts violentes. Pas envie de trouver son nom sur la liste. Je peux comprendre. Cette crainte, je vais la sentir flotter chaque fois que je déroulerai ton récit devant un auditoire. Chaque fois, on me dira, ou on aura envie de me dire : « Tu es bien sûr de vouloir faire ça ? »

Nous nous sommes mis d'accord, elle et moi, pour ne plus en parler. Ça m'allait bien, parce que je n'avais qu'une idée très vague du chemin à prendre. Et je me doutais que, là où j'allais, je serais mieux tout seul.

Par où commencer ? Par une enquête contre la gendarmerie, c'est-à-dire l'Armée, ou contre le représentant de la Justice, le procureur ? J'ai, à ce moment, pour toute expérience journalistique, quelques piges dans la presse sportive. Je n'ai jamais aimé poser des questions. Je dois interroger tes parents accablés, moi qui suis toujours resté muet au moment de présenter mes condoléances. Ai-je simplement les qualités pour cette enquête ? Est-ce une enquête ? Ou bien est-ce une histoire ? Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Je n'ai aucun goût pour les faits-divers et la recherche de la vérité. J'aime la compagnie des animaux et l'observation chamanique de la nature. J'apprécie l'artisanat poétique, qui prend du temps et produit de l'harmonie. Je n'ai rien contre les illusions. J'aime les histoires.

Été 2018. Je me mets à la tâche. J'essaie des débuts de récits, mais rien ne vient. Je suis sec. Je commence d'autres histoires. La tienne me fuit à mesure que je l'approche. J'ai pensé, dans les premiers temps, que le travail d'écriture allait être simple, que je n'aurais qu'à fermer les portes de mon bureau, m'atteler à la tâche et faire jaillir la lumière sur la mort d'un enfant. Mais en moi, il y a un frein. Peut-être la prémonition des transformations que le livre induira dans ma vie ?

Que sais-je de toi à ce moment ? Presque rien. La succession des faits qui ont mené à ta mort. La théorie tragique des avocats. Ce que je commence à appeler l'« effet Toutankhamon ». Doit-on mourir pour porter ta parole ? Pour l'heure, je cherche le début de cette aventure qui me fuit. Et je me demande : *Pourquoi suis-je en train de faire ça ?* Mais il faut bien que l'on avance sans réfléchir, pour accomplir les choses que l'on n'avait pas prévues. Des semaines, peut-être des mois, je ne me souviens plus, se passent dans cet état d'impuissance. Il se peut que j'aie pensé à fuir. Parce que, au fond, je ne veux pas l'écrire, cette histoire. Je fais semblant. Elle m'attend au détour d'une insomnie, prend de multiples visages pour s'adresser à moi. Je sais bien ce qu'elle veut. Elle me demande de devenir celui dont je rêve depuis l'adolescence, et qui tarde à éclore, un écrivain, pas un gars qui fait ça en dilettante. Elle exige beaucoup. De moi comme des autres.

Avec le recul, maintenant que je suis allé au bout, je peux dire que ton histoire a fait le tri des personnes qui s'en sont occupées. Elle nous a choisis selon des critères qui m'échappent, pour la plupart. Et elle l'a fait sans faiblesse. Mais elle a regroupé autour d'elle les bonnes personnes, comme toi, à ta façon, tu avais choisi tes parents. Elle nous a donné cette force qui nous manquait, alors que nous restions enfermés dans nos peurs. Et quand nous avons accepté d'ouvrir les yeux, c'étaient des soleils que nous regardions.

LE PÈRE DE BÉLHAZAR vit à Saint-Brieuc, avec ses deux sœurs. J'irai bientôt. Mais c'est par sa mère que je dois commencer. Armelle est celle qui mène le combat. Celle qui a tenu à jour les dossiers, qui a décrit chaque journée des deux années ayant suivi sa mort. Celle qui m'impressionne et que j'aimerais éviter.

« Appelle-moi quand tu seras prêt », m'a-t-elle dit.

Je ne suis pas prêt, et je risque de ne pas l'être avant longtemps, mais je vais l'appeler. Avec Armelle, je ne sais pas trop comment m'y prendre, car entre elle et moi, les choses avaient très mal commencé.

La première fois que je l'ai rencontrée, c'était au collège, dans la petite pièce aveugle destinée aux rendez-vous parents-professeurs. Je l'ai vue traverser le grand hall de l'accueil, silhouette longue, comme enroulée sur elle-même, robe grise, épaisse chevelure brune et regard supérieur. De l'élégance, un je-ne-sais-quoi de masculin dans le visage – peut-être le menton